

John Bunyan

LE VOYAGE DU PÈLERIN



© Éditions CLC France
BP 9 – F-26216 Montélimar Cedex
Tél. : 04 75 90 20 54
editions@clcfrance.com – www.clcfrance.com

ISBN : 978-2-7222-0020-3
ISBN Epub : 978-2-7222-0201-6

Titre original : *The Pilgrim's Progress from This World to That Which Is to Come* (1678)

Relecture et corrections : Aurélie Lalire

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Photocomposition/mise en page : Pierre Glassmann
(Photographie utilisée : ©Rdonar, shutterstock.com)

Dépôt légal 1976
Impression : IMEAF, F-26160 La Bégude de Mazenc
Novembre 2015 – N° d'impression : 837

John Bunyan

LE VOYAGE DU PÈLERIN



TABLE DES MATIÈRES

La vie de Bunyan.....	7
I. Le Pèlerin s'enfuit et trouve un guide	21
II. Chrétien s'égare ; puis, plein de repentir, il rentre dans le bon chemin.....	31
III. Chrétien entre par la porte étroite	41
IV. Le Pèlerin reçoit des instructions pour son voyage dans la maison de l'Interprète	47
V. Le Pèlerin trouve le pardon et la délivrance au pied de la croix, et en rend témoignage à d'autres.....	59
VI. Le Pèlerin rencontre beaucoup de fatigue et de périls sur la colline de la Difficulté.....	65
VII. Le Pèlerin passe près des lions et entre dans le palais Plein-de-Beauté, où il trouve les consolations et les instructions nécessaires ..	71
VIII. Le Pèlerin lutte avec Apollyon dans la vallée de l'Humiliation ...	83
IX. Le Pèlerin traverse la vallée de l'Ombre de la Mort et échappe à ses dangers, armé de son épée et de la Prière continuelle	91
X. Le Pèlerin trouve en Fidèle un compagnon dévoué, qui l'aide et lui raconte ses combats	97
XI. Le Pèlerin et son ami Fidèle rencontrent l'hypocrite Beau-Parleur, dont ils démasquent le manque de profondeur et l'hypocrisie	109

xii.	Évangéliste rejoint les pèlerins ; il les exhorte et les prépare à de nouveaux combats.....	121
xiii.	Chrétien et Fidèle arrivent à la Foire aux Vanités. Fidèle subit le martyre.....	125
xiv.	Le Pèlerin trouve en Plein-d'Espoir un nouveau compagnon qui pense comme lui ; puis ils surmontent ensemble les dangers de la Richesse et des pensées terrestres, que leur font courir Intérêt-Personnel et ses compagnons. Ils repoussent l'appel de Démas qui cherche à les attirer vers la mine d'argent sur le coteau du Lucre.....	137
xv.	En sortant du bon chemin, les Pèlerins arrivent au château du Doute, d'où ils réussissent à s'échapper, après beaucoup de souffrances, au moyen de la clef de la Promesse	153
xvi.	Les Pèlerins arrivent aux Montagnes Délectables, et reçoivent des bergers qu'ils y rencontrent, toutes espèces d'avertissements et d'encouragements	165
xvii.	Les Pèlerins apprennent beaucoup de choses par leurs propres expériences, et par celles de Petite-Foi et d'autres. Ils se laissent prendre dans le filet du Flatteur et, après avoir été justement châtiés, rentrent dans le bon chemin	171
xviii.	Les Pèlerins ne se laissent pas entraîner dans l'erreur par Athée, et résistent au sommeil sur le Sol enchanté, en s'entretenant de la conversion de Plein-d'Espoir, due à une foi parfaite dans la grâce de Christ	185
xix.	Les Pèlerins s'entretiennent de nouveau avec Ignorant, et se rendent ainsi compte de la foi stérile de ceux qui se confient dans leurs œuvres pour être sauvés. Ensuite, ils se racontent l'histoire de Temporaire, et s'entretiennent de l'inconstance de semblables personnes.....	197
xx.	Les Pèlerins arrivent dans la contrée de Mon-Plaisir-en-Elle, traversent heureusement le fleuve de la Mort, et sont accueillis dans la Cité céleste.	209
	Conclusion.....	221

LA VIE DE BUNYAN

John Bunyan naquit en 1628 à Elstow, petit village situé à une demi-heure de Bedford, en Angleterre. Ses parents étaient de pauvres gens ; son père, Thomas Bunyan, était rétameur de casseroles ; sa mère, Marguerite Bentley, était originaire d'Elstow. John avait plusieurs frères à qui leur père fit apprendre un métier, mais c'est tout ce que l'on sait d'eux. En revanche, la vie de John Bunyan est très connue, car il nous a raconté lui-même, d'une manière saisissante, son itinéraire spirituel qui rappelle un peu celui de Saint-Augustin. Dans son autobiographie intitulée *Grâce abondante pour le premier des pécheurs*, nous trouvons ce qui suit.

Ses parents l'envoyèrent à l'école à Bedford pour qu'il apprît à lire et à écrire, et que plus tard il pût, tout en ayant une bonne éducation, succéder à son père dans son métier. Il dut bientôt l'aider dans son travail. Mais il se laissa entraîner à toutes sortes de fautes et d'actions répréhensibles, et il avoua qu'il devint très vite le chef des enfants du village pour les jurons, les mensonges, la maraude et la contrebande. C'est par d'étranges chemins, et après bien des combats et des luttes spirituelles, qu'il devait arriver à être un serviteur de Dieu ferme et convaincu. Il eut une activité bénie, par sa parole et par ses écrits qui sont devenus de grands classiques de la littérature chrétienne. Il raconte que déjà à l'âge de dix ans, sa conscience lui reprochait ses fautes, et que les sentiments religieux ne se sont jamais complètement éteints en lui. La pensée des tourments de l'enfer l'inquiétait jour et

nuit jusque dans ses rêves, mais bientôt la fougue de la jeunesse dissipa ses inquiétudes.

De salutaires expériences le conduisirent plus loin. Deux fois il faillit se noyer : une fois dans la rivière de Bedford, l'autre dans la mer. La témérité de sa jeunesse le poussa un jour à attraper une vipère : il lui ouvrit la gueule avec un bâton, et lui arracha à la main ses crochets à venin, sans se blesser. En l'année 1642, il s'engagea comme soldat dans l'armée du Parlement contre Charles 1^{er} ; et il était en service lors du siège de Leicester. Il devait être placé en sentinelle, mais un camarade insista pour avoir ce poste, et fut tué d'une balle. Ainsi la vie de Bunyan fut de nouveau préservée, mais la miséricorde de Dieu, qui semblait si clairement démontrée, le laissait encore froid. Dieu l'appela alors d'une autre manière.

Lorsqu'il eut quitté l'armée, à vingt ans, il se maria sur le conseil de ses amis qui espéraient que ce changement apporterait de la modération dans sa vie. Sa femme était une orpheline. « Nous étions aussi pauvres qu'il eût été possible de l'être, écrit Bunyan, nous n'avions pas, à nous deux, une assiette et une cuiller. » Mais sa femme apportait deux livres que son père lui avait laissés : *La pratique de la piété* et *Le chemin qui mène au ciel*. Tous deux lurent souvent ces livres qui étaient leur délassement après le travail. La femme parlait souvent de son père, homme craignant Dieu, et de la vie pieuse qu'il avait menée. Ces conversations finirent peu à peu par influencer Bunyan. À partir de ce moment, il se mit à aller à l'église deux fois chaque dimanche. C'est alors que commença le combat entre l'esprit et la chair qui devait aboutir au triomphe de l'esprit.

Une prédication de Christophe Hall sur le mauvais emploi du dimanche lui fit une profonde impression, car le prédicateur attaqua ses divertissements préférés. Une lutte intérieure commença ; elle dura plusieurs heures, mais le soir venu, Bunyan se retrouva à la table de jeu. Toutefois, à peine eut-il commencé à jouer, que la lutte recommença. Étouffant la voix de sa conscience, il s'obstina dans son péché, et se livra même à toutes sortes de grossièretés.

Puis, au bout d'un mois, tandis qu'il proférait des jurons devant la boutique d'un voisin, il fut repris par une femme de mauvaise réputation. Elle lui reprocha les jurons quelle venait d'entendre, lui disant qu'il pouvait pervertir ainsi toute la jeunesse de la ville. Ces reproches, partant de si bas, pénétrèrent profondément dans son cœur ; à partir de ce moment, il prit la résolution de ne plus jurer, et triompha de ce vice. C'est alors qu'il fit la connaissance d'un pauvre homme, chrétien sincère, qui le rendit attentif aux Saintes Écritures et au service de Dieu. Une révolution s'opéra en lui. Il lut la Bible et sa conduite s'améliora de plus en plus. À la vérité, il n'avait pas encore trouvé la grâce qui lui permit de se consacrer au seul service du Christ ; mais déjà ses voisins s'étonnaient de sa conversion et de sa vie transformée. Après une année de combat, il renonça même à la danse. Cependant il était encore rempli de propre justice. C'est alors qu'il vint à Bedford, à propos d'un travail relatif à son métier de rétameur de casseroles, que voulaient lui confier trois femmes pieuses converties par les prédications du Baptiste John Gifford. Il les trouva assises devant leur porte, s'entretenant des choses de Dieu ; mais ce qu'elles disaient était tout à fait nouveau pour Bunyan. Elles parlaient de la nouvelle naissance, de l'œuvre de Dieu dans leurs cœurs, de l'amour de Dieu en Jésus, et des promesses qui les avaient réconfortées. Peu à peu, il comprit pourquoi ces femmes étaient si joyeuses, et il lut les Saintes Écritures avec de tout autres yeux. Maintenant, il se plaisait à lire les épîtres, alors que précédemment il préférait les livres historiques. Il fit la connaissance de Gifford lui-même. Le langage humble, et cependant plein de force, de repentir et de grâce du prédicateur, l'attira et l'enthousiasma pour le Seigneur. Une prédication sur le Cantique des cantiques (4. 1) : « Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! » l'ébranla puissamment. John Gifford avait été converti après une vie de désordre ; personne n'était donc mieux qualifié pour conseiller Bunyan.

En 1653, il vint s'installer à Bedford, mais il connut les luttes spirituelles pendant deux ans encore. Plus il pénétrait dans la

connaissance de la grâce, plus ses souillures lui paraissaient grandes. Il crut avoir commis le péché contre le Saint-Esprit. Après de nombreuses expériences spirituelles, il entra enfin dans la vraie vie. C'est alors qu'il écrit : « Maintenant les entraves ont été vraiment détachées de mes pieds : j'ai été délivré de mes tristesses, de mes chaînes ; mes tentations disparaissent, de sorte que ces terribles passages bibliques : Marc 3. 28-29 ; Hébreux 12. 16-17 concernant le péché contre le Saint-Esprit ne m'angoissent plus, et je m'en vais joyeux vers ma demeure, en me réjouissant de la grâce et de l'amour de Dieu ! »

Enfin, par la grâce de Dieu, il avait surmonté son désespoir et trouvé la base ferme du salut, c'est-à-dire Jésus-Christ. C'est alors qu'en 1655, âgé de vingt-sept ans, il se rattacha comme membre actif à l'église baptiste. Il fut baptisé par immersion et il communia. Il demeurait dans sa chaumière à Elstow ; le Seigneur lui avait donné deux enfants : Marie, sa fille aveugle, qu'il aimait tendrement, née en 1650, et Élizabeth, née en 1654. En même temps que la paix entraînait dans son âme, sa position s'améliorait. Jusqu'alors on l'avait considéré comme un vaurien, désormais il fut estimé de ses concitoyens. Appelé parfois à prendre la parole après une prédication, il le fit très modestement ; ce fait se renouvela toujours plus fréquemment, puis, avec sept autres, il fut enfin nommé prédicateur pour un culte régulier et public. C'est ainsi qu'il put mettre au service des autres la vie nouvelle qui lui avait été communiquée par le Saint-Esprit.

Il continua cependant son métier de rétameur de casseroles, et s'en alla de village en village, travaillant et prêchant. C'est par centaines que les gens venaient l'entendre. Dans les forêts, dans les granges, dans les prairies, parfois aussi dans les églises, partout il dressait sa chaire. Combien grande était la puissance de ses prédications, c'est ce que montrera l'exemple que nous allons citer.

Sous le gouvernement de Cromwell, les Baptistes, bien que considérés comme dissidents par le clergé de l'Église anglicane, avaient la permission de se servir des églises officielles. Un

jour, Bunyan devait prêcher dans une église de village, près de Cambridge. Une grande foule d'auditeurs était rassemblée au cimetière. Un étudiant, passant à cheval, demanda ce qui arrivait. On lui répondit que ces gens s'apprêtaient à entendre prêcher un certain Bunyan, rétameur de casseroles. Cela l'intrigua ; il descendit de cheval, donna six kreutzer à un gamin pour qu'il lui gardât sa monture, et déclara qu'il voulait entendre prêcher ce rétameur de casseroles parce que ce devait être bien amusant ! Mais la parole de Dieu qui sortit de la bouche du rétameur fit une si grande impression sur le jeune homme, que désormais il saisit toutes les occasions d'entendre Bunyan, et que plus tard, sous Olivier et Richard Cromwell, il devint lui-même un prédicateur de réveil.

En 1658, il n'y avait aucun danger pour John Bunyan à prêcher comme prédicateur baptiste, quoique la jalousie et l'envie des ecclésiastiques lui donnassent bien du tracas. Son premier livre *Éclaircissements sur quelques vérités évangéliques*, lui amena de longues discussions avec la secte des Quakers. C'est alors qu'en 1660, Charles II fut rétabli sur le trône de ses pères. Il avait, de Breda en Hollande, où il vivait en exil, publié une proclamation dans laquelle il promettait d'accorder pleine liberté de culte aux consciences faibles et délicates ; personne ne devait être inquiété au sujet de ses opinions, si celles-ci s'écartaient du culte officiel, pourvu quelles ne troublassent pas la paix du royaume. Mais à peine fut-il monté sur le trône qu'il oublia toutes ses promesses. Les anciennes peines contre les dissidents eurent de nouveau force de loi, et furent même aggravées. C'est ainsi que les Baptistes, et Bunyan lui-même, ne purent pratiquer leur culte qu'en secret. Ce dernier dut une fois, afin de n'être pas découvert, se déguiser en cocher, le fouet à la main, pour aller tenir ses réunions, dans une grange écartée. Au commencement d'octobre, ordre avait été donné que la liturgie de l'église anglicane soit lue dans le culte public. Bunyan pensa que cet ordre ne le concernait pas et il ne changea rien à son culte. Il fut alors dénoncé, par un traître, comme ennemi du gouvernement. Le 12 novembre 1660, il devait prêcher

à Samsell, dans le Bedfordshire, sur ce texte, Jean 9. 25 : « Croistu au fils de Dieu ? » Le juge Wingate l'ayant appris, ordonna en cachette d'amener devant lui le prédicateur insoumis. Les amis de Bunyan le prièrent de ne pas se rendre dans ce village, mais voulant rassurer l'assemblée anxieuse, et fortifié lui-même par la prière, il se rendit à l'endroit où il devait prêcher. À peine avait-il lu le texte, qu'il fut arrêté par un gendarme. Sur sa demande, on lui permit d'adresser quelques mots d'adieu à l'assemblée, puis il fut emmené en prison. Pendant l'enquête, il fut accusé d'avoir fréquenté l'église d'une manière diabolique et nuisible, d'être un fauteur d'assemblées et de réunions illégales. Bunyan concéda qu'il avait tenu des assemblées, mais il refusa de jurer qu'il ne prêcherait plus. Le juge lui dit alors : « Tu es condamné à retourner en prison et à y rester encore trois mois ; ensuite si tu refuses de fréquenter le service de l'église établie, tu seras banni du pays. Si tu y rentres, sans une permission particulière, tu seras pendu. » Bunyan répondit : « je n'ai rien à ajouter, car si je sortais aujourd'hui de prison, demain je prêcherais de nouveau l'Évangile, avec le secours de Dieu. » Pourtant, on n'exécuta pas la seconde partie de la condamnation. Bunyan s'était déjà accoutumé à l'idée d'être mis à mort ; il avait préparé le sermon qu'il voulait adresser aux spectateurs de son exécution ; mais les choses ne furent pas poussées jusque-là ; l'exil même lui fut épargné.

Sa détention dans les cachots de Bedford fut sévère du moins dans les premiers temps. Aucune tentative, ni même l'amnistie promulguée par Charles II, en avril 1661, ne purent le faire libérer. La prison était un lieu terrible pour Bunyan ; dans son *Voyage du Pèlerin*, il la nomme l'Enfer. Il était, du reste, enfermé avec beaucoup d'autres. À un certain moment ils furent soixante, tous condamnés pour des motifs religieux. Bunyan profita de cette occasion pour tenir des prédications et prier avec ses codétenus. Le plus dur pour lui fut de se séparer de sa seconde femme et de ses quatre enfants ; sa première femme était morte après une pénible maladie, avant son emprisonnement. Pour entretenir sa famille, il

travailla dans sa prison ; il faisait des travaux au crochet, des rubans et des cordons. Il obtint la permission de faire vendre ces ouvrages, devant la porte de la prison, par sa fille aveugle.

Après quelque temps, un geôlier adoucit sa détention ; il lui permit de prêcher parfois dans les villages et dans les bois des alentours. Beaucoup de Baptistes durent leur réveil religieux à ses prédications nocturnes.

En 1666, il fut libéré et s'en alla à Londres. Mais au moment où il allait parler dans une assemblée, il fut de nouveau arrêté, emprisonné et traité bien plus sévèrement que la première fois. Comme on avait entendu parler des permissions qui lui avaient été accordées par son geôlier, on le surveilla plus attentivement. Un policier fut envoyé de Londres à Bedford, pour faire une enquête, afin de savoir si véritablement on lui avait accordé plus de liberté qu'on en avait le droit. Ce policier avait reçu l'ordre de visiter la prison, au milieu de la nuit, sans prévenir personne. Or cette nuit-là, précisément, Bunyan avait eu la permission d'aller dans sa famille ; mais ne pouvant pas dormir, il était retourné à la prison. Le geôlier avait été très irrité d'être dérangé si tard, mais peu après arriva le policier de Londres demandant si tous les prisonniers étaient présents. « Oui » lui fut-il répondu. — « John Bunyan est-il là ? » — « Certainement. » — « Je désire le voir. » Bunyan fut appelé, et le policier s'en alla tranquilisé. Le geôlier dit ensuite à Bunyan : « Tu peux sortir quand tu voudras, tu sais mieux que moi quand tu dois revenir ! »

Bunyan resta en prison jusqu'en 1672. Dans le silence du cachot, il commença, dès les premiers temps de son emprisonnement (1660-65) à écrire ses soixante livres d'édification les plus renommés. Dernièrement, la critique a établi que c'est pendant son second emprisonnement qu'il posa les bases de son *Voyage du Pèlerin*, dont la première partie ne parut qu'en 1678. Il n'employa pas d'autres documents que la Bible et le *Livre des Martyrs* de Fox. Ainsi qu'il le raconte lui-même, il en lut tout d'abord les premiers fragments à ses compagnons de captivité et leur demanda leur opinion.

En octobre 1671, lorsqu'il était encore en prison, il fut nommé pasteur Baptiste à Bedford, mais ce ne fut qu'en 1672, le 17 mai, qu'il entra en charge. Il dut sa libération, sous Jacques II, à des gens influents de Bedford qui intervinrent en sa faveur. Désormais, il commença à prêcher avec toute sa puissance, en plein air, dans des granges, au milieu des vergers. À côté de cela, il s'occupait de cure d'âme, tenait des réunions de prières, et écrivait des livres d'édification. Un peu après sa libération, il réussit à obtenir que dans le comté de Bedford et dans les comtés voisins, les Baptistes pussent tenir des assemblées. À la suite de cette autorisation, vingt-cinq prédicateurs furent nommés, et lui-même obtint trente et un lieux de culte.

Bunyan fut le chef spirituel des Baptistes de son pays, ce qui lui valut le surnom d'évêque Bunyan. Mais il continua à gagner son pain quotidien, en partie du moins, en raccommmodant les chaudrons. Il continua à demeurer dans une humble maison, semblable à celle d'un ouvrier. Sa chambre d'étude était à peine plus grande que la cellule de sa prison. Un hangar, derrière la maison, lui servait d'atelier. Pour sa vie intérieure, il recourait toujours aux Saintes Écritures, aux œuvres des Pères, à celles de Luther, surtout à son commentaire de l'épître aux Galates. Sa réputation croissait de jour en jour. Chaque année, il faisait une tournée de prédications et se rendait une fois à Londres. Dans cette ville, la chapelle ne pouvait contenir la moitié des gens qui désiraient l'entendre.

On raconte qu'une fois, au milieu de l'hiver – c'était un jour ouvrable – plus de mille deux cents personnes étaient assemblées pour l'entendre à sept heures du matin. Une autre fois, trois mille personnes s'étaient réunies dans le même but. Parmi ses auditeurs, on rencontrait des gens de toute culture et de toute condition. John Owen, le fameux docteur en théologie, s'assit lui aussi, aux pieds de Bunyan. Charles II lui demanda une fois comment un homme aussi cultivé pouvait s'abaisser à écouter prêcher un rétauteur de casseroles. À quoi Owen répondit : « Majesté, je donnerais volontiers tout mon savoir pour posséder son éloquence ! »

Plusieurs fois, on tenta d'attirer Bunyan à Londres, mais il resta modestement fidèle à sa communauté. Ni la perspective d'une activité plus étendue, ni la possibilité de gagner davantage, ne purent le déterminer à abandonner la communauté de Bedford. Il eut encore à traverser bien des épreuves dans ces temps si troublés pour l'Angleterre, tant au point de vue religieux que politique. On le jeta de nouveau en prison, probablement dans celle où il avait déjà passé douze années, mais sa détention ne dura que six mois. Grâce à l'intervention du D^r Owen, le fameux chapelain de Cromwell, et de l'évêque Lincoln, il fut remis en liberté. Pendant un certain temps, il fut chassé de Bedford ainsi que sa communauté. Sous Jacques II, qui monta sur le trône en 1685, il dut souffrir de nouvelles persécutions. Il risqua souvent sa vie et souvent aussi, le peu qu'il possédait lui fut enlevé. Ce n'est qu'en 1687, par l'Acte d'indulgence, que la liberté religieuse complète fut octroyée à l'Angleterre. Mais Bunyan ne devait en jouir que peu de temps. En 1688, il fut atteint d'une violente maladie. Il se rétablit suffisamment pour pouvoir venir en aide à l'un de ses amis, dans des circonstances particulières. Un jeune gentilhomme, son voisin, l'avait prié d'intervenir auprès de son père demeurant à Reading. Il s'était fâché avec lui, mais désirait vivement une réconciliation. Bunyan, quoique encore convalescent monta à cheval, et se rendit, de Londres, chez le père du jeune homme. Il fut assez heureux pour le réconcilier avec son fils. Ensuite il retourna à cheval à Londres, éloignée d'environ soixante kilomètres, mais en chemin il fut surpris par une forte pluie. Il arriva tout mouillé dans la maison d'un ami, à Londres, et après avoir encore prêché le dimanche 19 août, il fut saisi le jeudi suivant d'une violente fièvre. Il fut malade pendant dix jours, et le 31 août, il mourut à l'âge de soixante ans. Ses dernières paroles furent : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes ; je vais auprès du Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, bien que je sois un grand pécheur, me recevra grâce à l'intervention de son Fils bien-aimé. J'espère que nous nous reverrons là-haut pour chanter un cantique nouveau et pour être bienheureux pendant toute l'éternité. »

Son cadavre fut transporté au cimetière de Finsbury, au milieu d'une grande affluence. C'est dans ce même cimetière que dorment Watt, Owen, Wesley. Une simple pierre funéraire, avec sa statue couchée, orne son tombeau.

Bunyan est l'auteur de nombreux livres d'édification. Son *Voyage du Pèlerin, de ce monde à celui qui doit venir*, acquit une renommée universelle. La première partie parut en 1678 et atteignit bientôt deux éditions.

Une traduction française parut dès 1716 et l'ouvrage n'a cessé d'être réédité depuis. En 1685, Bunyan publia la deuxième partie de cet ouvrage. Ce livre renferme une allégorie très vivante et pittoresque. Il dépeint le cheminement spirituel du chrétien, à travers les victoires et les combats, jusqu'à ce qu'il atteigne la Sion céleste. Si ce livre a atteint un pareil succès, cela tient à des raisons d'ordre intérieur et d'ordre extérieur.

Parmi les premières on constate ceci : Le livre s'en tient simplement à la marche du chrétien à travers les combats, les luttes et la mort, jusqu'à son arrivée à la vie éternelle. Malgré la description détaillée des combats sur le chemin de la sanctification, le fondement est bien le même que celui des enseignements de la grâce et de la régénération tels que les donne la foi évangélique. On y trouve une puissance d'imagination extraordinaire, jointe à une poésie naïve et une profonde conception du poème populaire. L'auteur raconte avec un sérieux qui ébranle, et avec une connaissance de l'âme humaine qui semble le résultat d'études approfondies, comment l'on devient, comment l'on est et comment l'on reste un chrétien victorieux, il exalte la puissance de la grâce. Ranke, un des principaux éditeurs du *Voyage du Pèlerin* au XIX^e siècle, en résume ainsi le contenu : « Comment l'homme est attiré vers Christ et trouve la paix par la foi en la grande délivrance qui embrasse toute l'œuvre du Sauveur ; comment il est préparé et armé pour les combats qui l'attendent, et instruit sur la manière dont il peut résister ; comment, humilié de sa faiblesse, il est gardé du désespoir ; comment à mesure que de nouvelles tentations et

de nouveaux mécomptes lui sont infligés, il rencontre toujours de nouveaux soulagements jusqu'à ce que son âme parvienne, dans la paix de Dieu et du Sauveur, à la vie éternelle : voilà ce qui est dépeint dans ces images, si lumineuses et si vivantes. Le lecteur qui veut traverser, sans en être atteint, les dangers de ce monde, se sentira encouragé à accepter ce que dit l'Évangile de notre salut en Christ et suivra fidèlement le Seigneur. »

Quant aux raisons extérieures de la renommée universelle du livre, elles résident dans la forme attrayante de l'allégorie, dans la poésie et la beauté du texte, son langage simple et populaire. Ce langage sera conservé, autant que possible, dans cette traduction française.

Le Voyage du Pèlerin est, après la Bible, l'un des livres les plus répandus dans le monde.

Que le Seigneur veuille se servir de la nouvelle traduction que nous offrons ici pour amener beaucoup d'âmes à la vérité et les conduire à la foi en Christ et au bonheur d'une vie de communion continuelle avec Lui !

LE VOYAGE DU PÈLERIN

de ce monde à celui qui doit venir,
sous la forme allégorique d'un rêve.



I

Le Pèlerin s'enfuit et trouve un guide.

Dans mon voyage à travers le désert de ce monde, j'arrivai dans un lieu où il y avait une caverne. Je m'y couchai pour prendre un peu de repos, et m'étant endormi, je fis un rêve : je voyais un homme vêtu d'habits sales et déchirés¹. Il était debout et tournait le dos à sa maison². Dans sa main, il tenait un livre, et ses épaules étaient chargées d'un pesant fardeau³.

Je le vis ouvrir le livre et le lire.

Tout en lisant, il pleurait et tremblait. Incapable de se contenir plus longtemps, il s'écria d'un ton lamentable : « Que faut-il que je fasse ? »⁴

Dans ce triste état, il retourna chez lui et se contraignit aussi longtemps que possible, afin que sa femme et ses enfants ne s'aperçussent pas de son angoisse. Mais sa tristesse augmentant de plus en plus, il s'en ouvrit à eux en leur disant :

— Ô ma chère femme et mes chers enfants ! Je suis perdu ; je suis accablé par un lourd fardeau ! De plus, je sais d'une façon cer-

1. Ésaïe 64. 5

2. Luc 14. 33

3. Psaumes 38. 5

4. Actes 2. 37

taine que la ville où nous demeurons va être détruite par le feu du ciel, et que nous serons tous atteints par cette catastrophe, à moins que nous ne réussissions à trouver — je ne sais trop comment — un moyen d'échapper à ce bouleversement.

Sa femme et ses enfants furent péniblement surpris.

Certes, ils ne croyaient pas ses paroles, mais ils pensaient qu'il était en train de perdre la raison. La nuit approchant, ils se hâtèrent de le mettre au lit, dans l'espoir que le sommeil calmerait son excitation. Mais, au lieu de dormir, il ne fit que soupirer et pleurer.

Quand le jour parut, ils se rendirent auprès de lui, et ils trouvèrent que son état s'était encore aggravé.

Il leur répéta ce qu'il leur avait dit la veille. Alors, ils commencèrent à se fâcher, et essayèrent de chasser ses idées noires en le rudoyant. Tantôt ils le raillaient, tantôt ils le grondaient ; parfois ils l'abandonnaient à lui-même. Il prit alors le parti de se retirer dans sa chambre, afin de prier pour les siens, et aussi de déplorer sa propre misère.

Quelquefois, il allait se promener seul dans la campagne, lisant et priant.

Un jour qu'il errait ainsi dans les champs, extrêmement angoissé et plongé dans sa lecture, je l'entendis s'écrier tout haut, encore une fois :

— « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?¹ »

Je remarquai aussi qu'il regardait de tous côtés, comme s'il cherchait à s'enfuir ; cependant il ne bougeait pas de l'endroit où il se trouvait, sans doute parce qu'il ne savait où aller. Je vis alors un homme, dont le nom est Évangéliste, s'approcher de lui, et lui demander pourquoi il se lamentait ainsi.

— Monsieur, lui répondit-il, je lis dans ce livre que je suis condamné à mourir, et qu'ensuite je dois être jugé². Or je découvre

1. Actes 16. 30

2. Hébreux 9. 27

que j'ai peur de la mort, et que je ne suis pas préparé à subir le jugement¹.

— Alors, lui dit Évangéliste, pourquoi craindre la mort, puisque cette vie est mêlée de tant de maux ?

— J'ai peur que le fardeau que je porte ne m'entraîne plus bas que la tombe, et me précipite au fond des enfers. Et, Monsieur, si je ne suis pas seulement capable de souffrir la prison, je le suis encore moins de passer en jugement et de subir le châtement. Voilà ce qui me fait pousser tant de gémissements !

— Si tel est ton état, pourquoi ne cherches-tu pas à en sortir ?

— Hélas ! je ne sais où aller.



À ces mots, Évangéliste lui donna un rouleau de parchemin, sur lequel était écrit : « Fuyez la colère à venir ! »²

L'homme lut cette parole, puis il regarda fixement son interlocuteur et lui demanda : « Où dois-je fuir ? »

1. Ésaïe 22. 14

2. Matthieu 3. 7

Évangéliste, étendant la main dans la direction d'une vaste plaine, lui dit : « Vois-tu, là-bas, cette petite porte étroite ? »¹

— Non, répondit l'homme.

— Alors, dit l'autre, distingues-tu une lumière brillante ?²

— Je crois que je l'aperçois.

— Tiens donc tes yeux fixés sur cette lumière et marche directement vers elle, tu arriveras à la porte. Tu frapperas, et là, on te dira ce que tu devras faire.

Je vis alors que l'homme se mettait à courir.

Il n'était pas encore bien éloigné de sa demeure, lorsque sa femme et ses enfants, s'apercevant de sa fuite, lui crièrent de revenir ; mais il se boucha les oreilles, et continua à courir en criant : « La vie ! La vie ! La vie éternelle ! » Et sans se retourner une seule fois, il se hâtait de traverser la plaine.

Ses voisins sortirent de leurs maisons et le regardèrent s'enfuir ; les uns se moquaient de lui, d'autres le menaçaient ; quelques-uns lui criaient de rebrousser chemin, et parmi ceux-là, deux hommes se mirent à courir après lui, pour le ramener de force. L'un se nommait Obstiné, l'autre Facile. Quoique l'homme eût une bonne avance, ils ne tardèrent pas à le rattraper.

— Pourquoi me poursuivez-vous, chers voisins ? leur dit-il.

— Pour te persuader de revenir sur tes pas.

— Impossible ! Vous demeurez dans la ville de Destruction, où je suis né comme vous ; si vous y mourez, vous serez, tôt ou tard, précipités plus bas que la tombe, dans un étang ardent de feu et de soufre. Soyez courageux, chers voisins, et venez plutôt avec moi.

— Quoi ! dit Obstiné, nous devrions quitter nos amis et renoncer à nos aises ?

— Oui, dit Chrétien – car tel était le nom de l'homme qui

1. Matthieu 7. 13

2. Psaumes 119. 105

fuyait – mais ce que vous abandonneriez n'est rien, en comparaison de ce que je recherche ; si vous voulez me suivre jusqu'au bout, vous participerez à tout ce que j'aurai en partage, car, là où je vais, il y a de tout en abondance¹. Venez et mettez-moi à l'épreuve.

— Quelles sont donc les choses que tu recherches, et pour lesquelles tu renonces à tout ? demanda Obstiné.

— Je recherche un héritage incorruptible, sans tache, inaltérable², qui est réservé dans les cieux, pour être donné au temps fixé à ceux qui le cherchent avec ardeur³. Lisez tout cela, si vous le voulez dans mon livre.

— Bah ! dit Obstiné, laisse-nous tranquilles avec ton livre ! Veux-tu revenir avec nous, oui ou non ?

— Non, car j'ai mis la main à la charrue !⁴ Je me suis mis en route, je ne veux pas retourner en arrière.

— Viens donc, voisin Facile, rentrons à la maison sans lui. Certaines gens, un peu fous, lorsqu'ils ont une idée en tête, se croient plus sages que les autres, et ne se rendent à aucun raisonnement.

— Ne l'insulte pas, répondit Facile ; si ce que Chrétien nous dit est vrai, les choses qu'il recherche sont préférables à ce que nous possédons. J'ai vraiment envie d'aller avec lui.

— Quoi ! un fou de plus ! Laisse-toi guider par moi et viens ; qui sait où cet écervelé te conduirait ? Reviens, reviens sur tes pas, rentre dans ton bon sens !

— Viens plutôt avec moi, voisin Facile, dit alors Chrétien, car tous les biens dont je t'ai parlé nous attendent et d'autres plus excellents encore. Si tu ne me crois pas, lis ce livre ; tout ce qui y est écrit est vrai. Celui qui l'a fait l'a scellé de son sang⁵.

1. Luc 1 & 17

2. 1 Pierre 1. 4-5

3. Hébreux 13. 14

4. Luc 9. 62

5. Hébreux 9. 17-22

— Eh bien ! voisin Obstiné, dit Facile, je suis maintenant décidé à suivre cet homme et à partager son sort. Mais mon cher ami, demanda-t-il à Chrétien, connais-tu le chemin qui nous conduira à ce lieu si désirable ?

— Un nommé Évangéliste m'a dit que je dois me hâter de parvenir à une petite porte, qui est devant nous, et là, on nous indiquera le chemin.

— Partons donc, cher voisin, dit Facile. Et ils se mirent en route, ensemble.

— Je retourne chez moi, dit Obstiné, je ne veux pas être le compagnon de personnes aussi fantasques !

Je vis alors, dans mon rêve, que lorsque Obstiné fut parti, Chrétien et Facile s'avancèrent à travers la plaine, tout en parlant entre eux.

— Eh bien ! voisin Facile, dit Chrétien, qu'éprouves-tu ? Je suis heureux que tu te sois décidé à m'accompagner. Si notre ami Obstiné avait, comme moi, éprouvé les terreurs de l'inconnu, il ne nous aurait pas aussi facilement tourné le dos.

— Puisque nous sommes seuls, voisin Chrétien, parle-moi, plus en détail, des choses que nous cherchons, et dis-moi comment nous pourrions les posséder.

— Je peux mieux les concevoir dans mon esprit que les exprimer. Cependant, puisque tu désires en savoir davantage, je te lirai dans mon livre.

— Crois-tu que les paroles de ton livre sont absolument vraies ?

— Certainement, car celui qui les a prononcées ne peut mentir¹.

— Bien. Mais quelles sont ces choses ?

— C'est un royaume qui n'aura point de fin et la vie éternelle nous sera donnée afin que nous puissions l'habiter².

1. Tite 1. 2

2. Jean 10. 27-29

— Très bien. Et quoi d'autre encore ?

— Des couronnes de gloire nous sont réservées¹, et nous aurons des vêtements qui resplendiront comme le soleil².

— C'est magnifique ! Y aura-t-il encore d'autres choses ?

— Il n'y aura plus de tristesse, plus de larmes³, car celui qui y règne essuiera toute larme de nos yeux⁴.

— Et qui donc habitera avec nous ?

— Nous serons avec les Chérubins et les Séraphins, créatures si glorieuses que nos yeux en seront éblouis. Nous rencontrerons aussi des milliers et des milliers de personnes qui sont arrivées avant nous. Aucune d'entre elles ne commet le mal ; elles sont toutes remplies d'amour et de sainteté ; elles marchent en la présence de Dieu éternellement. En un mot, nous verrons là : les vieillards avec leurs couronnes d'or⁵, les vierges pures avec leurs harpes d'or, les hommes qui se sont laissés mettre à mort, brûler, scier, dévorer par les bêtes féroces, noyer dans la mer⁶ par amour pour le Seigneur de ce lieu ; ils sont tous bienheureux et revêtus d'immortalité.

— Rien qu'à entendre ces choses, j'ai le cœur ravi. Mais quand et comment les posséderons-nous ?

— Le Seigneur, souverain de ce pays, l'a écrit dans ce livre⁷. Si nous désirons vraiment les posséder⁸, il nous les donnera certainement.

— Combien je suis heureux, mon cher compagnon, d'entendre ces choses ! Hâtons-nous, doublons le pas.

— Je ne puis pas avancer aussi vite que je le voudrais, dit Chrétien, à cause du fardeau qui pèse sur mes épaules.

1. 2 Timothée 4. 8

2. Matthieu 13. 43

3. Ésaïe 35. 10

4. Apocalypse 7. 16-17 ; 21. 4

5. Apocalypse 4. 4

6. Hébreux 11. 33-37

7. Ésaïe 55. 1-2

8. Jean 6. 35 ; 7. 37

Je vis alors, dans mon rêve, que dès qu'ils eurent cessé de parler, ils arrivèrent près d'un bournier plein de boue, situé au milieu de la plaine. Comme ils n'y avaient pas pris garde, trop occupés qu'ils étaient par leur conversation, ils s'y enfoncèrent tous deux. Le nom de ce bournier est Découragement. Ils s'y vautrèrent pendant quelque temps, souillés par la boue. Chrétien surtout, à cause du fardeau dont il était chargé, enfonçait plus profondément dans la vase.

— Ah ! voisin Chrétien, s'écria Facile, où êtes-vous maintenant ?

— Vraiment, je n'en sais rien, répondit Chrétien. Facile commença alors à se fâcher, et sa colère augmentant, il dit à son compagnon :

— Est-ce là le bonheur que tu m'avais promis ? Si nous avons pareille malchance dès le début de notre voyage, à quoi pouvons-nous encore nous attendre jusqu'à ce que nous arrivions au terme de notre pèlerinage ? Si je réussis à sauver ma vie, je te laisserai bien jouir seul de ton beau pays.

En disant cela, il fit quelques vigoureux efforts et parvint à se tirer du bournier, du côté où se trouvait sa maison, où il se rendit en hâte.

Chrétien ne le revit plus.

Resté seul à se débattre dans le bournier du Découragement, le pèlerin luttait pour sortir du côté opposé à sa demeure, et faisant face à la porte étroite ; mais il n'arrivait pas à se dégager à cause de son pesant fardeau.

Je vis alors un homme, nommé Secours, s'approcher de lui, et lui demander ce qu'il faisait là.

— Monsieur, répondit Chrétien, une personne, qui se nomme Évangéliste, m'a ordonné de suivre ce chemin. Il doit me conduire à la petite porte qui est là-bas, afin que je puisse échapper à la colère à venir. Comme je me hâtais pour y arriver, je suis tombé dans ce bournier.

— Pourquoi n'as-tu pas pris garde aux empreintes dans lesquelles tu devais poser tes pieds ?

— La crainte me tenait si fort que j'ai marché dans le premier chemin que j'ai rencontré, et je suis tombé ici.

— Donne-moi ta main, dit Secours.

Chrétien la lui tendit ; il le tira du borbier et le plaça sur la terre ferme, afin qu'il pût poursuivre son chemin.

Alors je m'approchai de celui qui venait de délivrer Chrétien, et je lui dis : « Monsieur, puisque cet endroit se trouve sur le chemin qui part de la ville de Destruction pour arriver à la porte étroite qui est là-bas, comment se fait-il que ce borbier n'ait pas été comblé, afin que les pauvres pèlerins puissent avancer en sécurité ? »

Il me répondit : « Ce borbier ne peut pas être comblé. Il est le réservoir où descendent continuellement l'écume et la souillure qui découlent de la conviction du péché. C'est pourquoi il se nomme le borbier du Découragement. Lorsque le pécheur se rend compte de son état de perdition, des craintes, des doutes, et des appréhensions qui le découragent, s'éveillent dans son âme ; ils s'unissent pour s'écouler dans ce lieu, qui ne peut ainsi être amélioré.

Ce n'est pas cependant par la volonté du Roi que cet endroit reste en si mauvais état¹. Ses ouvriers travaillent depuis plus de dix-neuf siècles à le réparer. À ma connaissance, plus de vingt mille chargements, oui, même des millions d'exhortations et d'instructions, provenant de tous les lieux soumis à la domination du Roi, ont été engloutis ici. Ce serait pourtant les meilleurs matériaux pour améliorer ce borbier, si cela était possible. Mais il reste le borbier du Découragement, et le restera en dépit de tous les efforts.

On a cependant placé, sous la direction du Législateur, quelques marches solides, au milieu même du borbier ; mais à certains moments, surtout quand le temps va changer, les impuretés de ce lieu augmentent, et ces marches sont très difficiles à discerner ; ou, si

1. Ésaïe 35. 3, 8

elles sont visibles, les voyageurs ont le vertige, et les manquant, ils tombent dans la boue, quoiqu'elles soient cependant à côté d'eux. Mais, dès qu'on a dépassé la petite porte, le terrain est ferme. »

Je vis ensuite que Facile était arrivé dans sa demeure. Ses voisins vinrent lui rendre visite, et quelques-uns d'entre eux le félicitèrent d'être de retour ; d'autres le traitèrent de fou, parce qu'il s'était hasardé à suivre Chrétien ; d'autres enfin se moquèrent de sa lâcheté en lui disant : « Puisque tu avais commencé, tu n'aurais pas dû te laisser décourager par de si petites difficultés ; à ta place je n'aurais pas été si lâche ! » Ainsi le pauvre Facile était tout honteux au milieu d'eux. Cependant, il reprit courage ; ses voisins se lassèrent de le railler ; ils dirigèrent leurs moqueries contre Chrétien et s'égayèrent à ses dépens.





Traduit dans plus de deux cents langues, *Le Voyage du Pèlerin* s'inscrit dans la catégorie des grands classiques littéraires. Écrit en 1678 par le pasteur anglais John Bunyan (1628 – 1688), cet ouvrage n'a cessé de conquérir les générations.

Pourquoi une telle popularité ? Ce livre montre le but de la vie et donne un sens à nos épreuves. Le style allégorique répond au goût du symbole, du mystérieux et de la parabole, si profondément ancré dans l'âme humaine.

À découvrir ou à redécouvrir, ces lignes contribuent au progrès de l'Évangile et à l'approfondissement de la foi.



Roman adulte

ISBN : 978-2-7222-0020-3



8.90 € TTC

Réf. : CLCV050

www.clcfrance.com